

Préface

Lorsque je repense aux moments les plus heureux de ma vie, je me souviens des promenades que je faisais la nuit sur notre plage d'Auckland, en Nouvelle-Zélande. Notre maison, entourée par la mer et la forêt subtropicale, n'était qu'à quinze minutes du centre-ville, mais elle aurait très bien pu se trouver à des centaines de kilomètres de là. Aucune route ne desservant notre hameau de dix habitations, il nous fallait traverser la forêt à pied. À l'époque où nous avions découvert ce terrain, j'avais tout de suite pensé : *C'est l'endroit rêvé pour un chat*. Car du coup, il n'y avait ni circulation ni voiture dans les environs. Nous avions cinq chats et un chien, Benjy (le héros de mon livre *The Dog Who Couldn't Stop Loving*) et le plus grand plaisir de nos petits félins était d'attendre que j'emmène Benjy faire sa dernière promenade de la journée pour nous accompagner. À cette heure-là, il n'y avait personne sur la plage et le spectacle était particulièrement beau, les nuits de pleine lune : les vagues léchaient doucement le rivage et la

mer s'éclairait de créatures aquatiques bioluminescentes. Les cinq chats – Yossie, Minna, Miki, Moko et Megala – trouvaient extrêmement amusant de sortir comme des fous, de se cacher derrière une dune, puis de se jeter sur Benjy qui jouait le jeu, feignant la surprise totale et la peur panique. Il traversait alors la plage ventre à terre et entraînait dans l'eau tiède de l'océan, les cinq chats à ses trousses. Ils adoraient ça, Benjy aussi et moi également. Nous allions jusqu'à un bosquet de pohutukawas vieux de trois siècles. Ces gigantesques arbres aux fleurs d'un rouge flamboyant croissaient en bord de mer. Les chats se lançaient à l'assaut de leurs branches, puis, arrivés à une certaine hauteur au-dessus de l'eau, ils se mettaient à pousser des miaulements plaintifs, tout piteux, comme s'ils étaient incapables de redescendre. Je venais alors voir, faisais mine de grimper à l'arbre et là, ils dégringolaient le long du tronc, vifs comme des écureuils, et bondissaient sur le sable, fous de joie. Tous les sept, nous contemplions la petite île au large de la plage et je savais que ces six animaux éprouvaient un sentiment de paix identique au mien. Une parfaite harmonie avec la terre entière, même si, déjà, tout n'allait pas pour le mieux dans le meilleur des mondes. Dans ces moments de bonheur intense, je comprenais mieux cette idée rebattue qui veut que les animaux vivent uniquement au présent, sans se soucier du passé ni de l'avenir.

En même temps, je savais que mon profond bonheur découlait d'une autre source : la communion qui existait entre ces chats, ce chien et moi. C'était de la

compréhension interespèces : ce moment était unique pour nous, car nous le savourions ensemble. J'ai alors eu une illumination : j'ai compris pourquoi les gens s'imaginent que les chats sont des êtres froids et distants. Sous le coup de cette révélation, j'ai su qu'il me faudrait un jour écrire sur la complexité et la profondeur de la vie émotionnelle du chat. C'est ce que j'ai fini par faire dans mon livre intitulé de manière un peu bébête (à l'image de la plupart de mes titres !) : *Les Neuf Vies émotionnelles du chat*. Pour comprendre le chat, on doit entrer dans son monde et non le forcer à entrer dans le nôtre. C'est une notion que j'avais déjà intégrée grâce à l'ouvrage d'Elizabeth Marshall Thomas : *The Hidden Life of Dogs*. Chaque animal possède une vie secrète et pour la découvrir, il faut considérer l'existence de son point de vue et non du nôtre.

En lisant le merveilleux témoignage de Britt Collins sur le périple de Michael King et de Tabor, la petite chatte égarée qu'il a recueillie dans les rues de Portland, j'ai compris que c'était exactement ce qui s'était passé entre cet homme et cet animal : ils ont décidé de vivre en communion totale. Cette proximité tisse entre eux un lien unique, un lien qui n'aurait peut-être pas existé autrement. En s'occupant de Tabor et en apprenant à connaître ses petites manies, Michael redonne un sens à sa vie et s'éveille à une nouvelle façon d'aimer. En outre, l'intimité de la route et l'intensité de leurs aventures renforcent leur complicité, bien plus que s'ils avaient vécu sous le même toit. (Peut-être suis-je partial, mais il me semble que confi-

ner son chat à la maison l'empêche de vivre pleinement sa vie de félin, même si par ailleurs, je reconnais que, selon les statistiques, un chat d'intérieur a une durée de vie supérieure à celle d'un chat d'extérieur.) Michael et Tabor ne se sont jamais quittés, ils ont dormi ensemble pendant presque un an, tout le temps qu'a duré leur traversée de l'Ouest américain : le bonheur pour ce chat et pour cet homme. À ce propos, je conseille à tous les propriétaires de chat de permettre à leur animal de dormir sur leur lit. Dormir avec son chat est l'une des plus grandes joies de l'existence. Cela n'est pas toujours facile. J'ai dormi des années avec mon chat Megala (et bien sûr avec ma femme Leila qui, dans son immense générosité, a bien voulu combattre son allergie aux poils de chat en s'exposant de façon extrême à l'allergène en question). Lors des nuits les plus froides, Megala se glissait sous les couvertures, s'étalait de tout son long près de moi et se mettait à ronronner bruyamment jusqu'à ce que je m'endorme. (À ce sujet, j'ai toujours soutenu qu'un chat ne ronronne qu'aux côtés d'un autre être vivant. Mais il se peut que cette assertion soit fausse, puisque nombre de mes lecteurs m'ont écrit pour me soumettre des exemples de chats qui ronronnent lorsqu'ils sont tout seuls.) Le grand écrivain Doris Lessing, qui en sait certainement plus long que moi sur les chats, m'a dit la même chose, ce qui ne l'a pas empêchée de rédiger une adorable critique de mon livre dans le *Guardian*, en omettant élégamment de mentionner ce point précis ainsi que d'autres possibles erreurs de ma part, tout cela par respect pour ma passion des chats. Mais je

perds le fil de mon propos... Si dormir avec mon chat se révélait parfois compliqué, c'est qu'il m'arrivait de contrarier bien involontairement Megala (peut-être par un mouvement intempestif, je serais bien incapable de m'en souvenir). J'écopais alors sans tarder d'une morsure à la jambe. C'était douloureux. Pour mon ego aussi. Du coup, je le bannissais de notre lit. Vexé, il sortait de la chambre comme une flèche. Mais au bout d'une heure, il revenait, et comment aurais-je pu ne pas lui céder, sachant le plaisir que sa présence me procurait ?

Peut-on aimer un chat sans en être profondément transformé ? Je dirais que non. J'adore les chiens, j'ai d'ailleurs beaucoup écrit sur eux (y compris *Un chien ne ment jamais en amour* – encore un titre bête, mais vrai), pourtant il existe une grande différence entre les deux. Un chien ne nous oblige pas à entrer dans son monde : nous vivons déjà dans le même que lui. Ce n'est pas le cas avec les chats. Je maintiens que les chats n'ont jamais été véritablement domestiqués. Ils ont simplement daigné, pour des raisons qui leur appartiennent, entrer dans notre monde. Et quand ils vous autorisent à entrer dans le leur, vous vous retrouvez dans un royaume différent. Si nous trouvons les chats si énigmatiques, c'est qu'ils le sont, mais une fois qu'ils vous auront laissé entrevoir leur monde mystérieux, vous en ressortirez définitivement transformé. Vous ne pourrez peut-être pas définir précisément le changement qui se sera opéré en vous, vous n'en aurez peut-être même pas conscience, mais il n'en sera pas moins réel. Michael a vécu cette expérience à la

deux, en renonçant à la personne (car oui, le chat est une personne, c'est une évidence, un être doté d'une personnalité à part entière, l'acteur de sa propre vie, ainsi que le grand écrivain et défenseur des droits des animaux Tom Regan nous l'a si bien rappelé dans l'un de ses livres phare) en renonçant à la personne, donc, qu'il aimait peut-être le plus au monde, en tout cas qu'il aimait d'un amour inconditionnel. Ce faisant, il a trouvé un véritable sens à sa vie. Comme le Vieux Marin de Coleridge, Michael a appris à s'occuper des démunis, des faibles, des laissés-pour-compte, de la même façon qu'il était venu en aide à celle qu'il avait baptisée Tabor. Entrer dans l'univers de cette petite chatte lui a ouvert les yeux.

Ce que j'ai particulièrement aimé dans *Égarés*, ou plutôt dans le véridique périple de Michael et de Tabor sur les routes des États-Unis, c'est qu'on y voit que les chats comme les humains ont soif d'aventure et que c'est face aux pires dangers qu'ils se sentent vraiment vivants. Au cours de ma lecture, je me suis souvent demandé comment ils faisaient pour monter en toute confiance dans toutes ces voitures. En particulier, avec ce type couvert de tatouages et de flingues, dans un État républicain, après être restés une semaine en plan sur le bord de la route, dans la chaleur étouffante de l'été. Plus surprenant encore, toutes les mains tendues qui les attendaient au détour de chaque route et qui les ont aidés à échapper aux tempêtes de neige, aux évangélistes fanatiques, aux coyotes, aux ours affamés et aux vaches déchaînées.

Peut-être cette adorable petite chatte à l'esprit nomade et au caractère bien trempé était-elle le remède aux maux de Michael, de la même façon qu'elle avait besoin de ses soins attentifs et de sa protection. Mais chez lui, la transformation s'est opérée avant même la fin de leur *road trip*. Sinon, comment aurait-il pu faire le bon choix, à savoir rendre Tabor à son propriétaire ? Voir dans quel abîme de désespoir est tombé Ron Buss, le maître de la petite chatte, et le chagrin qui a été le sien durant presque un an après la disparition de sa Mata, apprendre que Creto a attendu sa sœur tous les soirs sous la véranda ne fait qu'ajouter de l'émotion à ce témoignage passionnant. À ce propos, l'histoire elle-même est écrite d'une plume si alerte et avec un tel luxe de détails qu'on a l'impression d'y être. Tout est rendu avec précision : l'herbe, les arbres, l'odeur de l'océan, la qualité de la lumière, les sentiments et les sautes d'humeurs de Michael et de Tabor, usés par les obstacles sur leur route. En même temps, Britt Collins, l'auteur, sait magnifiquement s'effacer derrière ses personnages, et ce n'est pas un mince exploit. Ramener Tabor à son maître a dû terriblement coûter à Michael, mais en acceptant de se séparer de cette petite chatte qu'il aimait tant, il a beaucoup appris sur lui-même. Bien sûr, Tabor n'est pas une magicienne, et le seul fait de recueillir un chat errant n'a pas effacé d'un coup de baguette magique les combats et les chagrins de Michael, néanmoins, je reste persuadé que Tabor lui a servi de planche de salut, au sens propre du terme. En effet, avant qu'elle ne devienne sa raison de vivre, Michael était sur la

pente de l'autodestruction : en buvant, il creusait lui-même sa tombe.

Je suis très impressionné par le talent de Britt qui a réussi à restituer ce passionnant témoignage avec générosité et brio. N'éludant rien de ses nuances et de sa complexité, elle nous offre un aperçu sans concession de la dureté de la rue et de la vulnérabilité des hommes et des félins qui y vivent. Elle s'est vraiment investie de toute son âme dans ce livre, au nom de la vérité et dans l'intérêt du récit. Ou plutôt dans l'intérêt de Tabor et de tous les autres chats. Car, au détour de chaque page, Britt nous prouve qu'elle aime et comprend les chats mieux que personne : elle les voit tels qu'ils sont. Quand on a un chat, on ne peut s'empêcher de l'aimer. Comment pourrions-nous ne pas nous estimer heureux que ces êtres sauvages consentent à nous côtoyer au quotidien, ne serait-ce que brièvement (trop brièvement, hélas) ? Et pourtant, il semble que nous ayons attendu longtemps pour accepter de les laisser être ce pour quoi la nature les a créés.

Apparemment, le monde commence à témoigner d'un profond amour pour les chats : comment expliquer sinon ce soudain intérêt pour tout ce qui est félin ? J'en veux pour preuve les livres tels que celui-ci, les films, les émissions télévisées, les mêmes Internet, les réseaux sociaux obsédés par les chats, l'apparition de superstars félines (Grumpy Cat, Bob et les autres) sans parler des innombrables vidéos délirantes qui mettent en scène chats et chatons de toutes tailles, couleurs et conditions. Ma femme, Leila, affirme que si je pouvais, je passerais mes journées

à toutes les regarder. (Avouons qu'il y a des façons plus désagréables de passer le temps.) Cette tendance n'a rien d'un simple engouement, j'en suis convaincu : c'est le monde qui rattrape la réalité des chats. Ils nous acceptent. Ils nous aiment. Quelle chance ! Oui, pour les amoureux des chats, la récompense est immense, car rien n'est plus facile ni plus enchanteur que de franchir la barrière des espèces avec eux.

Jeffrey Moussaieff Masson,
Berlin, Allemagne,
28 décembre 2016.